

Le groupe Penta et la couleur comme dimension, signe, texture, atmosphère, monde

Jean Dumont

Volume 41, Number 169, Winter 1997–1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53248ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dumont, J. (1997). Le groupe Penta et la couleur comme dimension, signe, texture, atmosphère, monde. *Vie des Arts*, 41(169), 50–53.

et la

couleur

comme dimension,
signe, texture, atmosphère, monde

Jean Dumont

LE GROUPE *PENTA* EST LA RÉUNION RELATIVEMENT INFORMELLE DE CINQ PEINTRES DANS LA CINQUANTAINE : GILLES BOISVERT, GIUSEPPE FIORE, GUY MONTPETIT, MICHEL MORIN ET CLAUDE SARRAZIN. LEUR RÉPUTATION N'EST PLUS À FAIRE ET, DE PLUS, LEURS CHEMINS SE SONT SOUVENT CROISÉS — OU MÊLÉS — DANS LES ANNÉES 60, ALORS QU'ILS ÉTAIENT DE CEUX QUI, PARMIS D'AUTRES, JETAIENT LES BASES DE CE QUI AURAIT DÛ DEPUIS LONGTEMPS, DANS LES MILIEUX OÙ CEUX-CI EXERCENT, JUSTIFIER LA RECONNAISSANCE DE L'IMPORTANCE SOCIALE DES ARTISTES.

Gilles Boisvert
Geste No 6
Acrylique sur toile, 1996
137 x 168 cm





Giuseppe Fiore
Sogno Adriatico
huile-tempera sur
toile, 1997
162 x 130 cm
(photo: Gabor Szilasi)

Penta ne se veut pas une affirmation de plus dans le conflit déjà compliqué des générations. C'est simplement un groupe ponctuel, né du seul désir de la rencontre et de la mise en commun des interrogations, des réflexions et des changements qui, au long du temps, ont jalonné et rendu possibles à la fois la particularité et le parallélisme des démarches de chacun de ses membres.

Si Gilles Boisvert, Giuseppe Fiore, Guy Montpetit, Michel Morin et Claude Sarrazin ont choisi la couleur comme thème arbitraire de leur première manifestation commune c'est parce que celle-ci a toujours été à la base de leurs productions individuelles, — parfois même chez certains sous la forme antinomique du blanc et du noir — et qu'ils se sont aperçu que, dans l'évolution de

leur pratique, ce matériau qu'ils croyaient connaître annonçait des sens dont ils n'avaient pas rêvés.

Vouloir, dans le cadre d'une manifestation commune et des visites d'atelier qui lui ont donné naissance, découvrir et comprendre les diverses facettes de l'utilisation de la couleur par les autres, et prendre conscience, dans chacune des démarches

individuelles, de l'évolution dans le temps de cette utilisation, justifiait largement l'intérêt du projet. Ce que les membres du groupe ne savaient peut-être pas c'est que ce thème « arbitraire » de la couleur était capable de déclencher chez le visiteur de l'exposition des réactions — et des réflexions sur ces réactions, notablement différentes de celles marquant ses rapports habituels avec les objets de l'art.

CUISSE DE NYMPHE ÉMUE

Ce n'est pas que les couleurs des œuvres, au premier regard, étaient tellement étrangères à celles auxquelles l'amateur est

habitué. C'est plutôt que le titre de l'exposition et son propos, les couronnaient d'un statut particulier. Pour une fois, ce sont elles qui explosaient sans partage sur les cimaises. Alors qu'habituellement, même lorsque dans une œuvre, la couleur nous atteint en premier, quand nous en parlons comme de l'événement majeur de l'expérience, nous ne la soumettons pas moins, dans l'arrière-pensée, à la prédominance d'une structure, même si cette dernière paraît absente. C'est peut-être parce que, dans le réel qui nous entoure, la couleur est le phénomène physique le plus difficile à nommer. Et lorsque nous croyons y réussir,

le terme que nous employons est une généralité qui ne dit que vaguement l'une des quelque 3549 nuances que, paraît-il, nous pourrions discerner dans le spectre. Comment décrire précisément, par exemple, cette « couleur cuisse de nymphe émue » dont la définition pittoresque a bercé et mystifié mon enfance? C'est à un point tel que parfois nous en arrivons à aimer mieux l'imaginaire de son nom que le réel de cette couleur que nous découvrons infidèle à son rêve! Dans la panoplie des techniques du peintre, elle est certainement l'élément qui met le plus de distance entre la difficulté du « faire » et la simplicité de la perception.

Aussi compliquée que soit son élaboration par l'artiste, la couleur — reçue comme une onde de longueur déterminée — sera toujours perçue comme pure et élémentaire par le spectateur.

Que, certaines déficiences visuelles mises à part, la perception des couleurs soit physiquement simple, ne sous-entend pas par contre que leur influence sur les sens et la pensée soit univoque. Il suffit d'effleurer pour s'en convaincre les liens compliqués qu'elles entretiennent avec les structures musicales dont elles partagent la qualité d'onde vibratoire, et la diversité des images que cette complicité fait naître. Il faudrait aussi, avant de songer à les décoder comme un langage, se pencher sur la richesse de leur symbolisme, inné ou acquis, historique, collectif ou personnel...

QUINTE ESSENCES

Les productions individuelles des membres du groupe *Penta* sont marquées par cette ambiguïté du sens de la couleur, mais leur réunion en un événement commun met en lumière, chez chacun des artistes, une voie particulière de compréhension de cette matière dont ils ont fait l'essence de leurs œuvres. C'est, chez Guy Montpetit par exemple, l'apparition de la *couleur comme dimension*. Alors



Michel Morin
Sans titre
Technique mixte sur toile, 1996
202 x 162 cm



Guy Montpetit
 Numéro 541
 Acrylique
 79 x 122 cm

que dans les œuvres antérieures les couleurs unies disaient entre autre la planéité de la surface définie par les contours du dessin, c'est, dans les productions actuelles, à elles que revient le rôle de définir la forme et de la faire éclater en des spirales qui s'ouvrent sur un blanc de plus en plus présent. Le dessin ne les enserre plus. Elles le définissent en le repoussant à ses limites.

Gilles Boisvert a toujours préconisé l'inscription précise et parfois obsessionnelle du geste dans le tableau, c'est donc dans cette continuité qu'il utilise aujourd'hui la *couleur comme signe*. Cependant, comme chez Montpetit, cette couleur semble excéder les limites du signe. Ce dernier ne l'inscrit pas sur le plan du tableau, il est simplement une découpe, une ouverture sur un réel de la couleur qui le dépasse et qui paraît nourrir un plan sous-jacent dont la richesse nous échappe tout en se laissant deviner.

Michel Morin est venu à la peinture par les chemins de la musique dont il rêve de transposer les structures dans ses tableaux. Si ces structures sont rigoureuses, son emploi de la *couleur comme texture* adoucit cette rigueur en une sorte de formalisme

doux qui respecte les rythmes de la surface mais les borde d'une vibration indéfinie qui emprunte autant aux sources qui les ont inspirés qu'à la couleur qui lui permet de les révéler.

Contrairement à ses œuvres sur papier dans lesquelles la couleur est plus opaque, les tableaux de Claude Sarrazin s'appuient sur des tonalités rêveuses et diluées, proches des effets de l'aquarelle. Sa *couleur comme atmosphère* ne définit-elle non seulement aucune forme nommable, ni même en attente d'un nom, mais fait même oublier la surface qui la porte. La couleur qui nous atteint ne s'appuie que sur une autre couleur, et nous entrons avec elle dans une réalité insoupçonnée de la lumière.

Dire que dans les tableaux actuels de Giuseppe Fiore nous percevons la *couleur comme monde* est sans doute une notion trop vague, mais « couleur comme espace » serait de son côté une image trop restrictive, car l'art de Fiore a toujours été profondément concerné par les problèmes de l'humain. Ou alors, il nous faudrait enfin admettre, avec les idées d'aujourd'hui, que nous sommes partie intégrante, que nous

sommes indissociables dans notre totalité corporelle de cet espace que les Grecs nous ont toujours appris à considérer comme un fond sur lequel se détachaient nos errances prétentieuses. Nos corps sont profondément inscrits dans la couleur de Fiore, que ce soit comme aujourd'hui, celle des paysages de l'enfance, ou comme dans les œuvres récentes d'hier, celle de l'horreur de la violence.

Ces quelques notations ne rendent certainement pas justice à l'ensemble de l'œuvre de ces cinq artistes. Elles ne veulent être que des pistes à parcourir avec un regard autre et menant à des rencontres inattendues... □

EXPOSITION : DE LA COULEUR
GRUPE PENTA : GILLES BOISVERT,
GIUSEPPE FIORE, GUY MONTPETIT,
MICHEL MORIN ET CLAUDE SARRAZIN.
MUSÉE DE LA VILLE DE LACHINE
DU 15 JUIN AU 10 AOÛT 1997